L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 30 août 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	90	32
Midi.....	92	33
3 P. M.....	88	31
6 P. M.....	88	31

Anniversaire de la Fondation de l'Abeille.

NOTRE EDITION DU 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance ; édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'Abeille, fondée le 1er septembre 1827, entrera donc le 1er du mois prochain dans la quatre-vingt-unième année de son existence, et, à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle puisera dans ses liasses, articles qui lui paraîtront devoir le plus vivement intéresser les générations nouvelles.

Nous retracerons à larges traits cette existence de l'*Abeille* si mouvementée et intimement liée à l'histoire de la Louisiane.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires; aussi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

L'Aristocratie Anglo-Américaine.
Mariage de Napoléon III.
Don à l'Impératrice—sa lettre le récusant.
La Chiromancie.
Heenan et Sayers—leur pugilat en 1860.
Napoléon et Washington.
L'inauguration du théâtre de l'Opéra 1859.
Exécution de Maximilien, 1867.
Blondin traversant le Niagara.
Les toilettes d'Eugénie.
La Flotte Américaine se rendant dans le Pacifique, 16 clichés.
Feuilleton, Poésie.
L'actualité.
Chiffons.
80 ans de journalisme.

Candidats Républicains.

Lorsque la convention nationale républicaine se réunira en 1908, elle ne se trouvera certes pas en présence d'une pénurie de candidats présidentiels; il en surgit constamment de nouveaux, dont chacun, sans prendre immédiatement la corde dans la course, n'en semble pas moins avoir de sérieuses chances d'arriver bon premier. C'est aujourd'hui le gouverneur de l'Etat de New York, M. Hughes, qui est en évidence. Il a eu, du premier effort, non pas exactement prendre la tête, mais se placer parmi les premiers, et il y a maintenant bien des gens bien informés en politique qui estiment que le nouveau concurrent se trouvera parmi les deux qui lutteront à l'arrivée, après avoir semé les autres sur la route.

Le favori de ces temps derniers, le secrétaire de la guerre Taft, n'est pas encore regardé comme hors de la course, battu sans espoir, mais c'est un fait à noter qu'on dit déjà dans certains cercles qu'à la convention il n'y aura plus en présence pour disputer le prix que Roosevelt et Hughes.

On a dit et répété sur tous les tons que M. Roosevelt ne briguerait pas un troisième terme de fonctions, il l'a déclaré lui-même en deux ou trois occasions, mais il reste des doutes, et l'annonce ultérieure que M. Roosevelt, cédant au vœu de la population et estimant que son patriotisme l'oblige à achever l'exécution du programme qu'il s'est tracé, accepterait la candidature si elle lui était offerte par la convention nationale républicaine, ne surprendrait pas beaucoup de monde.

Il faut considérer aussi que M. Roosevelt jouit comme homme d'une immense popularité dans le pays, et que cette popularité pourrait peut être contrebalancer l'opposition traditionnelle à un troisième terme.

C'est sans doute ce que pense M. Hughes, qui a très certainement des aspirations présidentielles, car le discours qu'il a prononcé à une grande réunion tenue il y a quelques jours dans une ville de son Etat, n'est en somme qu'une réponse à celui que le président Roosevelt avait fait précédemment dans le Massachusets. M. Hughes n'a pas attaqué les vues politiques du président ni ses projets de réformes ; il les partage d'ailleurs puisqu'ils appartiennent au même parti politique, mais il a indiqué clairement, et c'était évidemment son but, qu'il emploierait pour réaliser ses vues et introduire ses réformes, d'autres moyens que ceux que propose M. Roosevelt. Il s'est posé en conservateur, afin de donner à entendre que M. Roosevelt tombait dans le radicalisme.

C'est d'un habile politique, car il est reconnu que l'immense majorité du peuple américain est restée profondément conservatrice. Maintenant, si M. Hughes, dans son premier discours politique, a répondu à M. Roosevelt plutôt qu'à M. Taft ou à tout autre républicain dont le nom a été mis en avant pour la candidature présidentielle, c'est qu'il juge que l'homme qui occupe aujourd'hui la Maison Blanche sera son plus dangereux concurrent.

D'autre part, il est à remarquer que les républicains n'agitent plus la question d'un troisième terme; c'est dans le camp démocratique qu'on la discute, et il se pourrait fort bien que dans ce parti on commence à croire que M. Roosevelt n'est pas aussi désintéressé personnellement qu'il l'a donné à entendre.

AMUSEMENTS.

GREENWALL.

L'ouverture du Théâtre Greenwall, demain en matinée, promet d'être exceptionnellement brillante. La vente des places indique que la salle sera foulée.

Le programme de vaudeville moderne comprend les "Great Hyde Comedians" et les "Blue Ribbon Girls".

DAUPHINE.

Le mélodrame qui a pour titre "The King and Queen of Gamblers" a rempli la salle du Théâtre Dauphine aux deux représentations d'hier.

Il y a également matinée aujourd'hui, et la troupe Barry-Burke triomphera deux autres fois.

Demain "The Desperate Chance".

CRESCENT.

Une ouverture intéressante est celle du populaire Théâtre Crescent, qui a lieu demain soir. Un des plus beaux drames du répertoire, "Under Southern Skies", fera les frais de la représentation. Il sera joué par des artistes d'élite et obtiendra le succès qu'il mérite.

WEST END.

Le concert classique de l'orchestre, hier soir à West End, a été applaudi avec enthousiasme par un nombreux public. Les morceaux de musique étaient choisis avec beaucoup d'art et ils ont été admirablement exécutés. Le vaudeville et le Kinodrome ont été également très applaudis.

WHITE CITY.

Aujourd'hui, dernière représentation de "La Perichole", l'opérette d'Offenbach qui a fait la joie des habitués de la White City toute cette semaine.

Demain "The Bohemian Girl" et lundi soir, pour la clôture de la saison, "Olivette".

De la part du Christianisme

DANS

Le gouvernement et les guerres de Saint-Louis.

Le discours qu'on lira ci-dessous a été prononcé par le Rév. P. Chambon dimanche dernier à la Cathédrale St-Louis à l'occasion de la fête du saint patron de notre église métropolitaine. Les circonstances ne nous ont pas permis de le publier avant ce jour. Dans notre métier, il faut compter avec l'imprévu.

Par deux fois j'ai eu l'occasion de vous parler de Saint-Louis, et, par deux fois, oubliant que ce prince portait une des couronnes les plus illustres de l'Europe, je vous ai fait l'histoire de ses vertus chrétiennes.

Je vous ai dit avec quelle sollicitude il fut élevé par une mère admirable qui eut le rare mérite de comprendre l'inappréciable importance d'une éducation foncièrement chrétienne ; puis je vous ai dépeint avec quelle ferveur ce jeune prince répondit aux espérances de sa mère et par quels efforts il parvint aux sommets de la perfection chrétienne.

Aujourd'hui, mes frères, poursuivant notre étude sur un nouveau terrain, je veux vous montrer que la religion qui fit de Saint-Louis un grand chrétien, en fit également un grand roi ; le roi d'un royaume illustre, le roi de la douce France, non pas de la France de nos jours déchiquetée par les factions, mais le roi de la France chrétienne, alors que le Moyen Age était à son zénith; alors que toutes ses ruines étaient vivantes, alors que des châteaux et des prieurés couronnaient les montagnes ; alors que [illegible] des grandes villes des cathédrales immenses projetaient leurs flèches élancées comme des épées des géants dressées contre le ciel ; le roi de la France de Charlemagne, le roi de la France que pleura le chevalier Roland lorsque du haut des monts Pyrénées, avant de descendre dans le val de Roncevaux, il la contemplait verdoyer dans une gloire de lumière. Telle était, mes frères, cette France que Saint Louis gouverna avec une sagesse à jamais mémorable et dont il promena l'étendard aux pays infidèles.

Plaise à Dieu qu'il vous fasse comprendre combien fut illustre ce prince, d'autant plus grand roi et d'autant plus grand guerrier qu'il fut plus grand chrétien.

***

Il est une époque de la civilisation chrétienne, mes frères, qui, plus que toutes les autres, fut jugée, critiquée, condamnée; une époque à laquelle ont été imputés toutes les ignorances et tous les crimes : vous avez nommé le Moyen Age, le Moyen Age qui vit son apogée au XIIIe siècle, le siècle même de Saint-Louis.

Et si vous recherchez pourquoi le Moyen Age fut presque toujours sévèrement jugé et très souvent impitoyablement cordamné, il vous sera facile de découvrir que ce fut parce que le Moyen Age était par excellence une époque chrétienne, une époque où l'Eglise était une puissance, une puissance qui se faisait respecter et parfois obéir. N'y a-t-il pas eu, et n'y a-t-il pas encore, des historiens et de penseurs pour qui l'Eglise est l'éternelle ennemie, l'ennemie qu'il faut sans cesse poursuivre et sans cesse combattre, l'ennemie de la vérité, l'ennemie de la science, l'ennemie du progrès, l'ennemie dont toutes les œuvres ne peuvent être que des œuvres d'iniquité.

Prenez et parcourez les livres qui traitent du Moyen Age ; ouvrez les histoires, les romans, les poèmes, les pièces de théâtre, et dites-moi si un bon nombre, sinon la majorité, ne dépeignent point le Moyen Age sous des couleurs sombres, une époque où l'Eglise était un vivant danger et les princes chrétiens des potentats au service de l'ignorance et de la cruauté.

Certes, je ne veux ni nier les fautes, ni pallier les vices ; il y en eut à cette époque comme de tout temps ; mais il n'est pas juste de condamner le Moyen Age parce qu'il ne peut entrer en pleine comparaison avec nos temps modernes, de condamner l'Eglise parce qu'elle était alors un pouvoir derrière le trône, de condamner les princes chrétiens parce qu'ils préféraient parfois le bien de la religion aux exigences de la politique.

Le Moyen Age a tenu sa place dans le cours des Ages et il n'a pas à rougir de son histoire ; l'Eglise écrivit à cette époque de bien belles pages, et les princes qui, à l'exemple de Saint-Louis, s'inspirèrent de sa doctrine n'en furent que des princes plus sages et plus valeureux.

***

La religion, mes frères, est utile en toutes choses, et si Saint-Louis fut un bon administrateur, c'est en grande partie à ses vertus chrétiennes qu'il faut attribuer le sage gouvernement de son royaume.

Ce prince porta la justice à un si haut degré de perfection qu'il n'est point rare qu'elle fasse oublier ses autres qualités, admirables cependant ; et bien que moins connues, il est utile de les mettre en relief, ne serait-ce que pour prouver que ce prince qui passait avant tout pour un ascète et un dévot comprenait tout aussi bien et même mieux que beaucoup d'autres le devoir de ceux qui ont à charge le bien être des peuples.

C'est par ses soins et de ses propres deniers que fut bâti cet Hôtel des Quinze-Vingts, qui, huit siècles durant, fournit à trois cents malheureux un paisible refuge ; œuvre éminemment sociale, fondée en plein Moyen Age par un prince chrétien et qui était appelée à disparaître, par une étrange ironie du retour des choses, dans la tourmente de cette trop fameuse révolution qui devait ouvrir aux misères du peuple l'ère de toutes les libertés et de tous les progrès.

Et ce roi si sensible à remédier aux maux de sa nation portait en son âme les goûts d'un grand esprit : il fut un lettré et trouva dans sa religion elle-même l'intelligence et l'amour des arts. Par ses ordres, de par toute la France, des moines copièrent les chefs-d'œuvre de l'antiquité et les réunirent dans le palais royal : "Mieux vaut, disait-il, copier les vieux manuscripts que de les acheter, même s'il en coûte plus, car c'est un sûr moyen de faciliter les études et de contribuer à la diffusion de la vérité."

Enfin, c'est également sous le règne de notre saint monarque que furent commencées nombre de ces églises et de ces cathédrales gothiques, témoins immortels d'un grand passé et qui trouvent un commun symbole—en cette Sainte Chapelle que Paris garde comme un joyau et qu'on appelle si justement "tout un poème écrit à la gloire de Saint-Louis sur une dentelle de pierre."

***

Il n'arrive point fréquemment, mes frères, de parler de la guerre dans la chaire chrétienne. Il semble que l'Evangile est à tout jamais opposé à l'esprit de destruction et que la malédiction de Caïn retombe sur tous ceux qui rougissent leurs mains du sang de leurs frères.

Mais il n'en est pas moins vrai que les guerres sont fatales ; il n'est pas une époque, pas un royaume qui n'ait eu à écrire dans son histoire quelques pages sanglantes, et l'Eglise, cette messagère de paix et de concorde, s'est vue plus d'une fois impliquée en des luttes sanglantes, que dis-je, elle en a encouragées, voire même suscitées ; mais, jusque dans la guerre, l'Eglise a porté son influence et ceux qui, à l'exemple de Saint-Louis, se sont ralliés à sa parole n'en sont devenus que de plus grands soldats ; des soldats d'invincible courage, et chez qui le cœur savait encore parler.

Ceux qui blâment Saint-Louis d'avoir organisé des croisades, d'avoir sacrifié le bien de son peuple à cette piété rêveuse qui l'égara sur les rivages de l'Egypte où le soleil et la peste firent plus de victimes que les lances musulmanes, ceux-là, mes frères, ignorent leur histoire.

Au Moyen Age l'Islamisme était une puissance redoutable, une menace perpétuelle à l'Europe. Trois siècles avant St-Louis, il avait déjà envahi l'Espagne, parcouru le sud de la France, et une dizaine de jours l'eût rendu maître de Paris si Charles Martel ne lui eut barré la route par une grande victoire. Puis des siècles durant les Musulmans ne cessèrent de harceler le monde chrétien, le mettant par deux fois près de sa perte, si Jean Sobieski ne les eut refoulés sous les murs de Vienne et, si les vaisseaux de la chrétienté tout entière n'avaient eu raison des galères turques à la fameuse bataille de Lépante.

Au Moyen Age, mes frères, le Croissant était dressé contre la Croix, et les Croisades eurent l'immense avantage de tenir en échec une puissance qui eut pu devenir à tout jamais fatale au monde chrétien. Saint-Louis, direz-vous, ne fit point semblables réflexions. Peut-être, mais encore sont-elles justes et fussent-elles inutiles pour établir un parallèle favorable entre les Croisades et les guerres modernes, qu'elles n'en mériteraient pas moins d'être mises en lumière.

Autrefois, mes frères, au Moyen Age on partait en guerre pour de grands motifs. Les Croisés de Saint-Louis ne visaient pas moins qu'à conquérir le Tombeau du Christ : c'était une idée grandiose qui les animait, une idée désintéressée ; et, fut-elle fausse, qu'elle n'en prouverait pas moins des cœurs magnanimes pour qui la gloire de leur patrie et la grandeur de leur foi surpassaient tout intérêt périssable : les seuls motifs peut-être qui, avec la défense de la liberté, rendent la guerre légitime et en font un devoir.

Mais aujourd'hui, mes frères, les guerres ont une toute autre cause. On ne se bat plus pour de grandes idées, on se bat pour un vil intérêt : l'or, voilà en définitif, l'ultime raison des guerres modernes. On veut de l'or pour jouir, pour paraître, pour combler ses déficits, pour flatter son orgueil, et c'est pourquoi on va, bien loin parfois, porter le fer et le feu chez des peuplades qui ne demandent qu'à vivre en paix et qui n'étaient nullement préparées à endosser une civilisation dont elles n'apprennent souvent que les vices.

Et si vous voulez poursuivre le parallèle, cherchez qui étaient à la tête des croisades ; c'étaient le roi et ses seigneurs ; c'étaient Saint-Louis et ses chevaliers, c'étaient les principaux intéressés qui avaient à cœur de se montrer les plus vaillants, eux qui voulaient donner les premiers coups et recevoir les derniers.

Et aujourd'hui, ceux qui sont à la tête des armées, ce sont des soldats de fortune, des humbles qui ont encore assez grand cœur pour aller cueillir un peu de gloire au mépris de la mort. Quant aux intéressés, quant aux véritables fauteurs de la plupart des guerres modernes, ce n'est pas à la tête des régiments qu'il faut aller les chercher ; ce sont des hommes d'argent, ce sont les princes de la haute finance, et, vous les trouverez le soir, dans un luxe insolent, supputant peut-être, aux reflets des cristaux et des ors, les conséquences d'une nouvelle victoire ou d'une défaite possible, mais n'ayant jamais une pensée pour ceux qui bien loin vont mourir la tête trouée par une balle ou la poitrine piétinée par les chevaux avec un peu d'écume sanglante aux lèvres, et dans leurs yeux qui s'éteignent une dernière vision où meurt le rêve d'une vie qui ne demandait qu'à être vécue.

Et maintenant, mes frères, qui oserait condamner les Croisades, dire qu'elles furent inutiles et que leurs capitaines n'eurent ni le cœur ni le courage qui font les grands soldats.

Saint-Louis, mes frères, se révéla guerrier valeureux autant qu'administrateur habile, plus admirable peut-être dans son malheur que cet autre qui, huit siècles plus tard, devait atterrir à son tour en Egypte et passer devant les Pyramides dans un galop de victoire. Lorsque Napoléon Bonaparte prévoit un revers de politique il abandonne son armée et vole à Paris veiller au prestige de sa fortune mise en danger ; lorsque les Croisés prient Saint-Louis de quitter les rivages malsains de la Tunisie où la fièvre le dévore, son amour pour ses soldats lui suggère ces paroles sublimes de simplicité : "Vous pouvez, messires, vous débarrasser de moi, mais moi je n'ai pas le cœur de me débarrasser de vous !" et ce fut au milieu d'eux qu'il rendit son âme à Dieu, emportant avec les regrets de son armée l'admiration de ses ennemis.

***

Tel fut, mes frères, le prince dont la France chrétienne peut à juste titre s'enorgueillir et que l'Eglise a placé sur ses autels pour nous le donner en exemple.

Sans idéal, mes frères, la vie n'a point de prix. Il nous faut un modèle, un modèle sur lequel nous puissions jeter les yeux pour nous guider. Et c'est pour cela que l'Eglise nous propose les meilleurs de ses enfants pour que nous marchions sur leurs traces, pour que nous cherchions, nous aussi, à être de grands chrétiens, grands par l'intelligence de notre religion, grands par le cœur de notre charité, à l'exemple de Saint-Louis dont Voltaire a dit qu'il n'était pas possible à l'homme de pousser plus loin la vertu.

Saint-Louis, mes frères, est l'homme par excellence du XIIIe siècle. Sa physionomie pure et sublime reste au sommet de cette grande époque qui marque l'apogée du Moyen Age : et l'on trouve une harmonie manifeste entre tout ce que la civilisation de ce temps a eu de bon et de beau et la figure ascétique, chevaleresque et royale de ce prince dont le front porte avec la couronne du roi et le heaume du guerrier l'auréole des saints.

L. G. C.

Invasion de sauterelles.

St Louis, 30 août—La ville de St Louis est infestée par une nuée de sauterelles de la variété de la dix-septième année, probablement, qui se font entendre de tous les côtés, nuit et jour.

Elles ont fait leur apparition il y a quelques jours seulement, et il n'y a guère un arbre dans le quartier des résidences d'où l'on n'entende constamment bruire leurs ailes.

Services Religieux.

CATHÉDRALE ST-LOUIS.
Chartres, près Orléans.
Dimanche, messes à 6, 7, 8, 9 et 11 heures.

STE. MARIE. Archevêché.
Chartres et Ursulines.
Dimanche, messes à 5:30, 7:00 8:00 et 9:30. Bénédiction à 5:00 p. m.
Le vendredi, Exposition du Très Saint Sacrement pendant la messe de 6 heures et Bénédiction après la messe de 7 heures.

IMMACULÉE-CONCEPTION, (Jésuites), Baronne et Commune.
Dimanche, messes à 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11 heures.

STE ANNE,
St-Philippe près Roman.
Dimanche, Messes à 6 1/2, 8 et 9 1/2 heures.

ST. AUGUSTIN.
St Claude et Bayou.
Dimanche, messes à 6:30, 8, 9 et 10.30.

ST ANTOINE DE PADOUE.
Conti et Rempart.
Dimanche. Messes à 8 heures et à 10 heures. Tous les jours messe à 7 heures. Le soir, exposition du Saint-Sacrement, Chapelet, Méditation et Bénédiction.

ST-PATRICK
Camp, près Girod.
Dimanche. Messes à 6 h. 30 ; 7 h et 10 h.

ANNONCIATION,
Marais et Mandeville.
Dimanche, messes à 7; 8 et 9:30 à 5 heures Rosaire et Bénédiction

STE. ROSE DE LIMA.
Bayou Road entre Broad et Dorgenois.
Messes le dimanche à 7, 8 et 10 heures. Vêpres, récitation du Chapelet et Bénédiction du Très Saint Sacrement à 4 p. m.

ST. VINCENT DE PAUL,
Dauphine, près Montegut,
Messes le dimanche à 5:30, 7 et 9:30. Rosaire et Benédiction à 4:30 P. M.

STE-THÉRESE.
Camp et Erato.
Dimanche. Messes à 6. 7,30 ; à 8 30 pour les enfants. Grand'messe à 10 h. Bénédiction à 5 P. M.

MATER DOLOROSA,
Coin Cambronne et Burthe, Carrollton.
Messes le dimanche à 7 et 9:30 A. M.

PREMIERE ÉGLISE EVANGÉLIQUE FRANÇAISE,
(Presbytérienne)
de la Nouvelle-Orléans.
Horaire des cultes : Tous les dimanche à 3 h. P. M., dans le Temple situé à l'angle des rues Canal et Derbigny.
Tous les jeudis à 7 h. P. M., chez le Pasteur. Rév. P. P. Briol, No. 1213 Avenue Washington.

SECOND CHURCH OF CHRIST SCIENTIST,
4406 avenue St-Charles, près de l'avenue Napoléon.
Dimanche matin, service à 11
Mercredi soir séance à 7:45.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 1 | Commencé le 26 Août 1907

Calvaire de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Daniel Lesueur

PREMIÈRE PARTIE

LA MARTYRE BAILLONNÉE

IV

LE MYSTÈRE DE BOIS-LE-ROI

(Suite.)

—C'est le jeune duc de Stabia.

—Marco di Stabia !..... Le frère de la princesse de Trani !

—Oui. Tu ne l'avais jamais vu ?

—Tu sais bien que je ne vois personne. Mais Pierre m'a parlé de lui. Justement, il voulait me l'amener pour lui montrer mes bibelots.

—Stabia les aurait appréciés. C'est un garçon qui est fou d'art.

—Pierre le disait. Peuh !

Et Mirevert haussa les épaules.

—Il a de qui tenir, insista le marquis. Une famille bien italienne. Un sang affiné, ancien. Il était très attaché à ton malheureux enfant. Vois comme il le pleure.

—Ah ! fit M. de Mirevert, si Pierre ne s'était pas pris à tout ce charme italien, il serait sans doute encore vivant.

—Quel rapport ?....

—Une princesse.... un duc... Ça l'a ébloui. Tous ces étrangers à nom ronflant et à grosse fortune, traitent nos artistes comme des joujoux. Pierre s'est laissé griser. Ce fut son tort.... Et son malheur.

—Allons donc ! Tiens ! Le voilà, ce pauvre petit.... Il fait pitié.

Marco di Stabia, soit qu'il eût entendu parler, soit qu'au contraire il se crût seul et voulût revoir l'atelier et son ami, écarta la portière de s'avança.

C'était un grand garçon de dix ans, d'une minceur presque grêle, les épaules larges cependant, — stature de souplesse et de force, avec une grande élégance d'allure.

Le visage, à l'ovale très allongé, offrait le type florentin d'une distinction et d'une volupté si séduisantes.

Le long profil était d'une fierté délicate, presque féminine. Mais, dans les yeux gris un peu enfoncés, tout brûlants de tristesse, palpitait une flamme ombrageuse. La bouche pensive et sensuelle, gardait un frémissement de pleurs sous la jeune moustache.

Marco eut un mouvement lorsqu'il aperçut les deux hommes.

Il les salua. Puis, aussitôt, se rabattit à l'écart, comme désireux d'éviter l'échange de vains propos.

—Te le présenterai-je ? demanda tout bas d'Alligné à Mirevert.

—Non, non !

Et le collectionneur, de son petit pas saccadé de vieillard, gagna une porte qui donnait sur l'antichambre.

Il semblait fair. D'Alligné le suivit.

—Tu ne veux pas revoir Pierre ? chuchota ce dernier.

—A quoi bon ?

Le marquis sursauta, choqué.

Mais l'oppression funèbre de l'heure l'empêcha d'entreprendre son vieux camarade en une de ces discussions, où se heurtaient, sans réelle animosité, malgré leur incompréhension mutuelle, leurs deux caractères si différents.

Pourtant, comme il demandait à Mirevert, qui l'emmenait en automobile, quelques détails sur les funérailles du lendemain, il se déclara scandalisé que le collectionneur s'en désintéressât.

—Ce n'est pas toi qui as réglé l'ordonnance du convoi ?

—Mais non. Pierre laisse assez derrière lui pour subvenir aux frais.

—Je ne parle pas des frais.

—D'ailleurs, c'est moi qui ai acheté la concession à perpétuité pour sa mère au Père-Lachaise. Le pauvre garçon va l'y rejoindre.

—Oh ! tu t'es montré assez généreux. La question n'est pas là. Mais.... tu ne conduiras pas le deuil.

—A quoi penses-tu, d'Alligné ? Je ne suis pas parent. Me mettre au premier rang aurait l'air de dire : "J'ai aidé de ma bourse les débuts du sculpteur Pierre Bernal, et je tiens à ce que nul n'en ignore."

—Tout le monde sait ce que tu as été pour lui.

—Raison de plus pour ne pas l'afficher. Il y aura assez de gens qui troveront chic d'accompagner le pauvre petit bougre..... Des artistes, membres de l'Institut....tout le tremblement. Sans compter les curieux, attirés par sa personnalité, par la tragédie de sa mort. Ah ! mon vieux copain, je me tiendrai bien en arrière, dans la foule.... Et encore si....

Quelque chose, en travers du gosier, empêcha le collectionneur de formuler la fin de la phrase, qui devait être : "Si j'y vais" ou : "Si j'ai le courage d'y aller..."

Il détourna la tête et contempla le Paris crépusculaire par les grandes vitres limpides de son auto.

A ce moment, le jeune duc de Stabia, demeuré seul dans l'atelier, regardait se voiler d'ombre les nobles figures de rêve dont l'animateur avait disparu.

Le jour, qui s'échappait au dehors, mourait ici par degrés. Ses dernières pâleurs flottaient au centre de la vaste pièce, tandis que des taches de nuit le dévoraient vers les angles, contre les sombres tentures.

Dans cette cendre de deuil, les plâtres, les marbres, faisaient encore de la lumière.

Et le visage de Marco, pensif, ne semblait pas moins blanc que les marbres et les plâtres.

Après être resté longtemps debout, le jeune homme s'assit sur un divan.

Sa main, machinalement, palpa les boules de laine d'un coussin.

A ce contact, il tressaillit.

Combien de fois, en regardant Pierre travailler, n'avait-il pas roulé et tiré les boules de laine, dans l'impatience de ses doigts nerveux, de ses doigts rebelles, qui, eux, n'eussent pas fait jaillir la vie et la beauté hors de la glaise informe !

Les heures abolies, comme des flots qui se rebroussent, lui remontaient au cœur.

Il suivait encore des yeux l'agile fécondité du geste. Il voyait la création naître sous les doigts du créateur.

Il avait envié cette puissance, lui, le grand seigneur italien, plus fier du goût artistique de ses aïeux que de leurs faits d'armes, et si frémissant de tout idéal entrevu sous la ligne ou la couleur des choses.

Et voici.... Le cerveau et la main qui l'avaient fasciné, reposaient inertes. L'artiste n'était plus. D'autres interpréteraient à leur façon l'univers, — en splendeur ou en désolation, dans la sérénité ou la violence. Mais la vision de celui-ci ne s'achèverait pas.

Marco di Stabia songeait. L'atelier s'assombrissait de plus en plus. Alors devint distinct un pâle rayon jaunâtre qui venait par l'écartement d'une tapisserie, de la chambre mortuaire.... La lumière des cierges.

Tout à coup, le jeune homme entendit, dans le profond silence, un chuchotement de supplication, une voix brisée de femme, dont les paroles tremblaient comme des larmes.

Quelle femme ?...."La religieuse ?.... Non, même en prière, une épouse du Christ n'a pas des accents si passionnément troublés.

Le duc se leva, et, doucement s'approcha de la draperie séparant l'atelier de la chambre.

La voix implorante s'était tue. Maintenant la religieuse parlait.

Il comprit que la scène se passait au seuil même de la pièce où reposait le corps de Pierre Bernal.

Ces mots lui parurent, prononcés avec une intonation de pitié hésitante :

—Mais, madame.... c'est impossible ! Je ne puis vous autoriser.... Aucune dame n'est venue.... Et vous, voilée ainsi... Non, non !....

—J'ôterai mon voile, balbutia la visiteuse. Je l'ôterai pour vous, ma sœur. Vous tiendrez mon secret entre vos mains....

—Madame !....

—Laissez-moi, je vous en supplie !.... Laissez-moi poser ces fleurs contre son visage !

Un sanglot suivit. Non, pas un sanglot.... Quelque chose de plus sourd, de plus déchirant. Un affreux soupir.

Marco, derrière la draperie haletait.

—Madame, reprit la religieuse, confiez moi vos fleurs. Je les mettrai....

—Non, moi.

—Mais vous ne comprenez donc pas ?.... Vous ne savez pas ?..... balbutia la pauvre nonne effarée.

—Quoi ? mon Dieu ! Quoi ?...